

tiraient sur la pâte, de leurs dents en forme de scie à bûches ébréchée, s'agrippant aux rayons des roues qui tournaient avec la lenteur de la fatalité. La pâte s'étirait sur les roues, bien plus collante qu'on ne croit, et se mélangeait avec la boue de terre noir caramel, faisant ainsi de monstrueux sorbets au chocolat-de-cauchemar.

A la grand-route, les chiens repus nous quittèrent. Le brave boulanger n'était, heureusement, pas loin de sa retraite.

C'était la fin des boulangeries de vraie campagne.

La miellée

Vers la fin de la guerre, le Garçon de la Terre commençait d'aller à vélo. A la ferme Keula, les parents pensaient que si on pouvait avoir des abeilles, ça serait bien que le fils aille voir pour trouver un essaim !

Le Garçon partit, un jour, vers l'ouest de l'île, dans un village de la côte, où il y avait depuis longtemps des ruches. Là, se dressait une maison de pilote, à toiture à croupe, un château comme on disait alors, cette appellation venant de la Folie de Fouquet, petite résidence du marquis, détruite par les clochards. C'est depuis ce temps que les Bellilois appellent un château une maison à quatre pans, à cheminée indépendante. Habitait là une famille pleine d'enfants-chrysalides au petit sarrau ouvert dans le dos, comme les ailes des hannetons. La femme très travailleuse et très soûle, le maître de maison, un vieux marin sans doute, euphoriquement cuitard, au visage à l'aspect d'une fraise de jardin, couvert des mêmes aspérités que le fruit. Il n'y avait pas ce jour-là beaucoup de chance de *sauveter* un essaim, car on était justement en train de trucidar les abeilles. Leurs ruches n'étaient pas des ruches à cadres, mais plutôt de type moyenâgeux. Les abeilles, dans ce village, miellaient à l'intérieur de termitières en paille, en forme de bulbe évoquant une toiture du Kremlin, torsadées et cousues à l'écorce de ronce. Ces ruches

avaient environ quatre-vingts centimètres de haut, et présentaient un petit trou comme un goulot à la base pour laisser passer les abeilles et c'est tout. L'ensemble était posé fort judicieusement sur une écaille de pierre de schiste pour éviter humidité et fourmis. On était alors en octobre, un octobre bien éventé, bien crevé déjà ; la Tous-saint n'allait pas tarder, moment de l'assassinat de Goret.

Quand le Garçon de la Terre arriva cet après-midi-là, le désastre-récolteur s'achevait. Grand concours de voisins venus prêter main-forte pour enfumer les ruches à l'aide d'un soufflet de coin de feu qui aspirait par son clapet, dans une vieille boîte de conserve, la fumée de vieux chiffons et de foin sec, ce qui est écologique et ne donne pas mauvais goût. Sauvagement actionné, cet ancêtre des crématoriums faisait merveille. Au bout du temps de boire un coup, la moitié d'une heure, l'enfumage avait fait cimetière des abeilles ouvrières.

Et voici la récolte. La ruche maya, mise sur le côté, on découpait par le fond les gâteaux de cire à miel, avec le couteau à tuer Goret. Les enfants étaient là, le sarrau-chrysalide ouvert dans le dos, la gueule barbouillée comme la lune de mai traîne les nuages de douceur de sud. Ils *clappaient* la cire, le miel dégoulinant et les abeilles tout ensemble : les abeilles qui avaient payé de leur vie de travailleuses, la tradition de la récolte de la miellée. Mais les grandes personnes allaient faire l'extraction du miel des alvéoles de cire. On ne disposait pas, dans ces temps, d'appareil centrifuge comme bien vous le pensez. Alors, la vieille et le maître de maison faisaient comme pour la confection de la *Chicha*. Qu'est-ce que la *Chicha* ? Une boisson de Haute-Amazonie, à base d'écorce de palme que le vieil Indien chiquait, puis broyait entre ses doigts. Mélangée à de l'eau, dans une jarre, l'écorce de palme était sucrée avec du miel sauvage trouvé directement dans des trous de terre ou d'arbres. La *Chicha* est le cidre, la piquette des Indiens.

On écrasait entre les doigts les gâteaux de cire, abeilles comprises. Ensuite, dans un pot de grès qui peut contenir cinq kilos environ, on faisait s'écouler cette vidange écologique au travers d'un tamis à passer la farine du temps des moulins à vent. Pour conserver le miel le temps d'hiver, on le recouvrait d'un papier à beurre, puis pour fermer le pot, on nouait autour un chiffon blanc. C'était la miellée féodale.

Voici ce qu'on faisait de ce qui restait, une fois détruits, des gâteaux en forme d'immeuble de Manhattan : étreints énergiquement comme du linge au *douet*, on en remettait une petite part dans le haut de la ruche, dans le secret espoir qu'un essaim courageux viendrait prendre la relève de la colonie dévastée. Les enfants-chrysalides avaient dévoré, tout mélangé, du miel dégoulinant, la propolis, c'est-à-dire un peu de la cire massacrée qu'on leur avait accordée, et les abeilles crevées, comme une sucette qu'on donne aux enfants civilisés. Le miel, excellent, brun, épicé, avait passé dans les terrines. Mais, comme on ne jetait rien autrefois, on lavait la cire dans un panier d'osier, avec un peu d'eau de puits, puis on la mettait dans un vieux potin de fonte, sur le feu de cheminée qui ne s'éteignait jamais. On laissait chauffer à feu très doux, puis on la serrait dans une vieille boîte de fer blanc. Cette cire sauvage servait à faire briller les meubles. Elle sentait bon car on avait introduit dans la cire deux ou trois cuillerées d'essence de térébenthine afin de la conserver molle. On trouvait parfois cette térébenthine – puissant antivert et antitaret – après un naufrage à la côte, dans de petites touques en grès, en forme d'œuf, qui, malgré leur fragilité, avaient le génie d'éviter les récifs.

Comment faisait-on pour repeupler les ruches de paille ? On en gardait une qu'on n'avait pas récoltée pour que la colonie fasse des essaims, car dans les ruches il y avait surpopulation comme à Alfortville ou à Sarcelles. Alors, les abeilles s'expatriaient dans les ruches voisines

qui avaient succombé à l'épreuve des gaz. Il restait là des morceaux de cire et l'essaim découvrait tout cet espace à squattériser et recommençait à bâtir. Il fallait procéder ainsi sinon on serait peut-être resté sans essaim, car il était rare que les petites abeilles sauvages de côte, qui font un très bon miel à la saveur forte, s'installent de leur plein gré dans ces ruches.

Il arrivait à ces abeilles, avec un bourdonnement évoquant le son d'une grande corde tendue, de venir camper dans une cheminée et là, un ancien, avec une échelle, allait placer, sur la cheminée, un vieux drap paré avec une grosse ficelle. Il bourrait la cheminée d'une fourchée de lande verte, une *fonrogène*. Les abeilles supportaient une douce chaleur, mais soudain, emboucanées par ce feu de lande verte, elles sautaient dans le drap, où on les laissait reposer toute la journée. La nuit, on les déposait près de la ruche libre et il arrivait qu'elles choisissent d'aller y habiter. On avait pris la précaution d'y déposer un peu de miel pour les attirer. Un copain du père du Garçon, le vieux Saint-Amand, bien brave, un peu soiffard, lui avait donné un conseil : si une ruche-panier, une ruche en rond, n'a jamais contenu précédemment du miel, il faut coincer à l'intérieur deux petits bâtons tartinés de bonne crème épaisse de lait, ce qui pouvait amorcer, attirer un essaim qui se mettait alors à dévorer cette manne, puis à tisser, et à bâtir autour. Le Garçon de la Terre se souvient que le vieux Saint-Amand était pareil à Henri II, tant il est vrai que les anciens, ici, ressemblaient tous, plus ou moins, à des Roys de France.

La fin du *Rex Glorïae*

Il était quatre heures solaires. L'heure où se lèvent les cyclones dans le mauvais éveil où agonise le jour, un soir de novembre. La ferme était au bord des falaises du sud. La mère dit au Garçon : « De ton côté, rentre les vaches qui sont encore dans le pré derrière le village. C'est sérieux, ce soir. » Rassemblant les quelques animaux, pourtant apprivoisés, le fils de la maison vit que, comme lui, les bêtes fixaient le sud déchaîné, avec peur, refusant presque de faire les deux cents mètres pour entrer dans la sécurité de leur vieille écurie de pierres.

La clarté ternissait comme se voile un miroir, l'océan secoué de bêtes énormes, déferlant pour finir en poudre dans l'assaut des roches désolées. Dans ce déclin du jour, rien ne pouvait être espéré. L'orage était là, tapi, absolu, dans sa tanière diffuse du suroît, plus sombre que l'approche de la nuit, de la tempête aux bras démesurés, trinité terrible de vagues, d'orage et de nuit, attelé à un vent acharné à détruire, avec, pour fin, ni le sable ni la paix, mais les mâchoires d'écueils aux tailles de citadelle.

Le Garçon qui, de toujours, vivait cette solitude sut qu'il faudrait qu'un équipage mourût ce soir. Les heures passant, la rage insensée augmente encore, la voix sans borne